

SYLVIE LAURENT

« *Poor white trash* »  
La pauvreté odieuse  
du Blanc américain



Ouvrage publié avec le concours de l'université Paris-Sorbonne

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2011

ISBN : 978-2-84050-769-7

Maquette et réalisation :  
Compo-Méca s.a.r.l. (64990 Mouguerre)

PUPS  
Maison de la Recherche  
Université Paris-Sorbonne  
28, rue Serpente  
75006 Paris

pups@paris-sorbonne.fr  
web : <http://pups.paris-sorbonne.fr>  
Tél. (33) 01 53 10 57 60  
Fax. (33) 01 53 10 57 66

# Introduction

Le *poor white trash* est celui que chacun connaît aux États-Unis mais dont il est convenu de taire le nom. Prononcer ces mots revient à exprimer une haine sociale inavouable : un Blanc, parce que pauvre, serait un déchet, un tas d'ordures (sens littéral de *trash*). Or, depuis quelques années, l'injure orne avec insolence les couvertures de romans et d'essais, est entendue au cinéma ou dans les chansons et est lue dans la presse. Elle fait l'objet d'études scientifiques. *Poor white trash* n'est plus un tabou. Lors de la campagne présidentielle de 2008, on a même vu resurgir le stéréotype de ces populations du Sud, arriérées, agressives et racistes qui s'opposeraient viscéralement à l'élection d'un président noir. À l'inverse, on a vu se constituer un comité de soutien intitulé « *White Trash for Obama* » témoignant du caractère burlesque et provocateur d'un tel label. Mais ne nous y trompons pas, le terme *trash* est toujours l'expression de la violence sociale.

Outre-Atlantique, il y a aussi des « classes » sociales, parfois en lutte, et pas seulement – comme le veut la légende nationale – des groupes ethniques, même si le jeu social et sa théâtralité provoquent des interférences entre race et classe<sup>1</sup>, qui sont au cœur même de la notion de *poor white trash*.

Peu d'ouvrages permettaient jusque-là de le distinguer et de percer son mystère. On devinait son existence derrière la figure du « pauvre blanc » (*poor white*), incarnation de la pauvreté américaine connue depuis toujours. L'archétype du « pauvre blanc » au sens large traverse en effet toute la littérature du Sud depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle et couvre une vaste catégorie sociale allant, « des plus misérables des Blancs, les *poor white trash* jusqu'aux petits propriétaires, métayers, ouvriers, qui

---

1. Herbert J. Ganz, « Race as Class », dans *Contemporary Readings in Sociology*, dir. Kathleen Odell Korgen, Thousand Oaks (Ca.), Pine Forge Press, 2008.

tiennent leur subsistance d'un travail incessant et ingrat »<sup>2</sup>. Le pauvre blanc, en particulier lorsqu'il est suspecté d'ignominie morale est géographiquement situé ; le grand historien du Sud américain, C. Vann Woodward voyait ainsi dans la permanence résiduelle de l'indigence chez certaines populations du Sud l'un des traits caractéristiques de la région<sup>3</sup>. Si l'on peut être accidentellement pauvre et blanc dans le pays, il n'y a que dans les États méridionaux que l'on est familier d'un type d'individu intemporellement et irréductiblement pauvre, dont les plus « dégénérés » sont dits *poor white trash*. Les riches planteurs sudistes, qui se vivent comme une aristocratie américaine à bien des égards, nourrissent en effet une haine de classe profonde vis-à-vis des moins bien-nés<sup>4</sup> et se délectent d'une taxinomie sociale imaginaire. Car, disons-le d'emblée, aucun paramètre hors du « discours » ne peut réellement localiser cette population. Ils sont le produit d'un récit qui connut son âge d'or dans ces terres fertiles où trimaient les esclaves noirs et les « sans-terre » blancs.

C'est donc parmi les pauvres blancs du Sud qu'il faut chercher le *poor white trash*, présenté bien souvent comme le plus misérable et le plus isolé d'entre eux, en somme le plus visible. Mais cette vision simple ne permet pas de comprendre la complexité du personnage. La locution *poor white trash* ne désigne pas tant un statut social qu'une catégorie morale. C'est l'étiage symbolique auquel on ne veut pas déchoir, la personnification honteuse des échecs impensables d'une population « racialement » destinée à prospérer. La question de la traduction française de cette expression est donc ardue. Dans sa dimension vocative, l'apostrophe « *white trash!* » pourrait se traduire par « sale blanc ! », ou « sale race ! » lorsque le locuteur est lui-même blanc. C'est une insulte qui souligne la médiocrité sociale d'un individu dont l'appartenance

---

2. Michel Bandry, *Le Petit Blanc dans le roman américain du Sud*, thèse doctorale dirigée par Bernard Poli, Paris, Université Sorbonne nouvelle, 1986, p. 22.

3. C. Vann Woodward, *The Burden of Southern History* (1960), Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1993.

4. Voir Eugene Genovese, « Rather Be a Nigger than a Poor White Man. Slave Perceptions of Southern Yeomen and Poor Whites », dans *Toward a New View of America. Essays in Honor of Arthur C. Cole*, dir. Hans L. Trefousse, New York, Burt Franklin, 1977.

raciale accentue encore la dégénérescence<sup>5</sup>. Plus généralement, on pourrait traduire cette catégorie sociale ignoble par « raclure blanche » ou « vermine blanche »<sup>6</sup>.

C'est bien l'idée de « race blanche » qui, accolée à l'idée du déchet, des ordures et du rebut, signifie l'abjection sociale. Dans l'imaginaire américain, il s'agit d'un oxymore, d'une anomalie historique qui ne peut qu'être le symptôme d'une dégénérescence, d'une bâtardise. C'est cette dimension normative de la race dite blanche que les *Whiteness Studies*, dont l'émergence depuis le début des années 1990 est manifeste, se sont attachées à redécouvrir. Nourrie de postmodernisme et de déconstructivisme, cette école pose non seulement que la race est une pure catégorie sociale, mais elle entend démasquer les logiques de classe qui les motivent en sous-main. Elle s'applique ainsi à retracer le cheminement historique d'un système de domination sociale fondé sur la discrimination raciale. Ses disciples traquent les avatars et les héritages du passé ségrégationniste et raciste institué par l'Amérique blanche et interrogent les Blancs sur leur identité « privilégiée » et sur ce que signifie pour eux l'idéologie de la suprématie blanche. Souvent radicale dans son approche et d'ailleurs fermement critiquée pour ses dérives idéologiques<sup>7</sup>, elle a néanmoins permis l'éclosion d'un mouvement autonome, précocement nommé *White Trash Studies*, qui fournit les outils théoriques indispensables à l'appréhension de l'étrange épithète. Son prédicat essentiel est que *white trash* désigne un statut symbolique dont la position est comparable à celui d'une minorité raciale.

---

5. La notion de race doit bien sûr être replacée dans le contexte américain. Cette construction sociale, qui se nourrit du mythe du fondement biologique de la domination de certains groupes sur d'autres a permis de légitimer l'asservissement des Noirs. Dans ce cas, elle a également servi à justifier la haine de classe vis-à-vis des pauvres d'origine européenne.

6. Aucune traduction n'étant pleinement satisfaisante, on les utilisera lorsque le contexte l'autorise (ainsi que « Blanc déchu », « Blanc ignoble », « Blanc minable », « Blanc dégénéré », « Blanc obscène », « racaille blanche ») mais on utilisera souvent l'expression dans sa forme anglaise.

7. Deux figures centrales de ce mouvement, Noel Ignatiev et John Garvey, et éditeurs de la revue *Race Traitor* entendent « abolir » la notion de race blanche afin de mettre fin à ses privilèges, la race n'étant, selon les auteurs, que l'expression d'une domination de classe.

*White Trash. Race and Class in America* de Matt Wray et Annalee Newitz, paru en 1997<sup>8</sup>, fut l'œuvre pionnière dans l'étude des « Blancs ignobles ». Les auteurs montrent que *white trash* est d'abord une insulte, proférée par un énonciateur qui lui donne sciemment une connotation raciale dans le but de rendre le pauvre – bénéficiant d'un privilège racial – seul responsable de ses échecs sociaux. « *Poor white trash !* » ou « *white trash* » est donc l'insulte assénée par ceux qui, conformément aux présupposés de l'idéologie de la supériorité intrinsèque des Blancs, accusent les indigents blancs de maculer l'harmonie sociale. C'est donc un regard de condescendance qui constitue l'être *trash* : il appartient à une histoire fantasmée à laquelle on veut croire, il constitue, dans sa déchéance édifiante, une mythologie.

### L'expression d'une haine sociale

« Ces gens-là » (*these people*) sont donc pointés du doigt par ceux qui se sentent bien plus convenables qu'eux. La classe moyenne anxieuse, depuis les bourgeois les plus éduqués jusqu'aux travailleurs les plus modestes, utilise le terme *white trash* afin de se distancier de ce « lumpenprolétariat »<sup>9</sup> américain, s'assurant ainsi de sa propre conformité sociale. « *Poor white trash!* » est, en fait, une formule conjuratoire, qui sert à rassurer l'énonciateur. Montrer du doigt le « Blanc minable » en le désignant comme tel permet de se placer au-dessus de lui. Il est construit en sauvage, en primitif que les lois de la civilité blanche ne concerneraient pas. Son humanité est souvent interrogée et son éloignement du reste de la société est justifié, d'une part par son inaptitude à se conformer aux impératifs de la collectivité, mais aussi par le danger qu'une telle proximité ferait naître pour les gens « respectables ».

---

8. Matt Wray et Annalee Newitz, *White Trash. Race and Class in America*, New York, Routledge, 1997.

9. Marx écrit ainsi : « [le] *lumpenprolétariat* qui, dans toutes les grandes villes, constitue une masse nettement distincte du prolétariat industriel, pépinière de voleurs et de criminels de toute espèce, vivant des déchets de la société, individus sans métiers avoués, rôdeurs, gens sans aveu et sans feu [...] » (Karl Marx, *Les Luttes de classes en France* [1850], Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2002, p. 153).

Dès 1728, le Virginien William Byrd distingue la frontière symbolique séparant la noble Virginie de la Caroline du Nord, territoire d'aventuriers qu'il nomme « *Lubberland* », peuplé de Blancs ensauvagés. Ces derniers, dits *Lubbers*, colons eux aussi, n'ont aucune des vertus de leurs cousins fortunés de Virginie. Ils sont selon Byrd paresseux, immoraux, abêtis mais aussi suspects de fraterniser avec les tribus indiennes auxquelles ils ressemblent : les hommes apathiques font travailler les femmes, pratiquent des formes de nomadisme, utilisent les mêmes outils agricoles que les « peaux rouges », vivent dans la saleté et n'accordent que peu de valeur à la propriété privée<sup>10</sup>. Plus à l'Ouest des colonies, on appellera, dès les années 1760, ces pauvres blancs isolés de la frontière des *crackers*. On retrouve le même objet de dédain sous diverses déclinaisons régionales<sup>11</sup>. On dit aussi qu'ils sont les descendants des travailleurs blancs asservis (*indentured servants*, Européens miséreux venus à fond de cale)<sup>12</sup>, ou des criminels en fuite, ce qui expliquerait leur mépris de la loi. Sauvages, ils devraient être domestiqués et civilisés mais surtout tenus à l'écart et discriminés par la classe bourgeoise, qui ne saurait tolérer le spectacle d'une telle transgression des normes. L'absence de soumission aux codes sociaux et raciaux est en effet le travers *lubber* le moins tolérable.

Byrd fut sans doute le premier à souligner l'ambiguïté raciale de ces populations déchues, de naissance blanche mais culturellement autres. Elles partageraient avec les non-Blancs la même « arriération » que l'on désigne en anglais sous le nom de *backwardness* et qui les exclut également de la société blanche. Byrd l'illustre en décrivant la peau jaunâtre des *lubbers* et leur

10. William Byrd, *History of the Dividing line* (1728-1929, p. 92) dans Matt Wray, *Not Quite White. White Trash and the Boundaries of Whiteness*, Durham, Duke University Press, 2006, p. 29.

11. Ainsi, aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, on utilise plus spécifiquement le terme « *cracker* » en Géorgie et en Floride, « *linthead* » dans les Carolines, « *okie* » dans l'Ouest, « *hillbilly* » en Virginie de l'Ouest et dans le Midwest (voir notamment Jim Goad, *The Redneck Manifesto. How Hillbillies Hicks and White Trash Became Americas Scapegoats*, New York, Simon & Schuster, 1997).

12. Contre le prix du voyage aux colonies, du gîte et du couvert, certains travailleurs, dont le nombre est estimé à 300 000, acceptaient, pour une durée contractuelle de quelques années, de renoncer à tout salaire. On les a parfois qualifiés d'« esclaves blancs ». Voir Don Jordan et Michael Walsh, *White Cargo. The Forgotten History of Britain's White Slaves in America*, New York, New York University Press, 2008.

propension à s'unir avec les Indiens ou les Noirs. Cette ambiguïté fait probablement du *lubber* de Byrd l'ancêtre du *white trash*. Il insinue que seul un métissage pourrait expliquer cette déchéance et sous-entend une « pollution » coupable de l'intégrité raciale blanche. On accuse en effet les plus indigents des Blancs de se comporter comme des Indiens mais plus souvent encore comme des Noirs. Proximité culturelle et promiscuité sexuelle sont ainsi confondues pour donner corps à un personnage impur et racialement corrompu.

Ce point est particulièrement éclairant pour comprendre ce stéréotype, qui est donc racialement ambigu dans l'œil qui le juge – tout en étant réputé pour son racisme viscéral. Comme le relève Michel Bandry, qui choisit les termes « petit blanc » pour son étude du pauvre blanc sudiste<sup>13</sup>, « la menace permanente qu'elle sent dans la présence des Noirs » presse cette catégorie de Blancs de revendiquer sa préséance raciale en partageant les valeurs des planteurs, qui pourtant les oppriment. À mesure qu'on les accuse d'être abâtardis et de sang-mêlé, ils cherchent à « prouver » leur pâleur symbolique par le rejet virulent des Noirs, animosité complaisamment tolérée par l'élite blanche.

Les termes *po' white trash* apparaissent d'ailleurs probablement sous leur forme orale dans la bouche des Noirs des plantations, qui dénigrent dès les années 1820 les pauvres blancs déchus sans terre, misérables et violents, qui leur apparaissent comme la lie de l'ensemble de la population sudiste, Noirs et Blancs confondus. Dans les champs de coton ou dans les cuisines des planteurs, les esclaves noirs chantent les contradictions de la société de la suprématie blanche dont les stratifications sociales réelles contredisent le discours. « Plutôt être un Nègre qu'une raclure blanche »<sup>14</sup> est le cri qui leur permet de se rehausser dans la hiérarchie sociale sudiste dont ils peuvent désormais penser occuper la pénultième marche<sup>15</sup>.

---

13. Michel Bandry, *Le Petit Blanc dans le roman américain du Sud*, op. cit.

14. Eugene Genovese, « Rather Be a Nigger than a Poor White Man », éd. cit., p. 79-96.

15. Voir David Roediger, *Colored White. Transcending the Racial past*, Berkeley (Ca.), University of California Press, 2002.



La première trace écrite de l'épithète infamante « *white trash* » date de 1833. Elle apparaît dans la correspondance de l'actrice Fanny Kemble, qui relate une conversation mondaine tenue lors d'un dîner à Baltimore (Maryland) organisé par la fille d'un riche propriétaire d'esclaves d'origine irlandaise, et homme d'État. Cette dernière, Mary Caton, lui fait le récit enthousiaste de la vie de la plantation et se félicite de la loyauté et de l'éthique du travail des esclaves, qui nourrissent le plus grand mépris pour les « domestiques blancs » qu'ils appellent « *white trash* »<sup>16</sup>. La dialectique du rebut social s'illustre dans la genèse du mot : le regard méprisant du Noir se double de celui de la bourgeoisie, qui se pose ici en médiateur complaisant de l'hostilité des esclaves. Si ces derniers ont inventé le mot, l'« écriture axiologique » de cette condition, selon l'expression de Barthes, masquant le jugement derrière la description, est donc l'œuvre calculée de la bourgeoisie.

### S'effarer du Sud

C'est donc dans le sud des plantations aux strictes distinctions sociales que l'on voit s'épanouir le terme et le fantasme qu'il désigne, celui d'un Blanc dont la vilénie physique et morale trahit la bassesse de condition. Mais il est appelé à gagner en notoriété dans le reste du pays, à la faveur des migrations des individus et des imaginaires sociaux. Pour comprendre la « nationalisation » d'un discours mêlant classe sociale et théorie raciale, John Hartigan propose une genèse extra-américaine du personnage. Ce dernier viendrait en fait de bien plus loin que du sud de la ligne Mason-Dixon<sup>17</sup>. Hartigan établit en effet une parenté intéressante entre cette personnification de la pauvreté indigne et la représentation de l'*underclass* britannique dans la littérature victorienne, fruit d'une haine sociale qui aurait traversé l'Atlantique<sup>18</sup>.

16. Fanny Kemble, *Journal of a Residence in America*, Paris, Galignani, 1835, p. 242. Cité dans Wray, *Not Quite White*, *op. cit.*, p. 41.

17. Ligne de démarcation entre les États du Nord et les États du Sud esclavagistes, établie entre 1763 et 1767 par les deux géomètres britanniques Charles Mason et Jeremiah Dixon.

18. John Hartigan, *Odd Tribes. Toward a Cultural Analysis of White People*, Durham, Duke University Press, 2005.

C'est dans les œuvres décrivant le regard bourgeois sur les classes populaires du Londres des années 1890 qu'il repère la diabolisation littéraire la plus explicite de la pauvreté. L'indigent de l'*inner city* est perçu comme un « monstre », mi-bête, mi-homme, un être grotesque dont le corps déformé et la pigmentation irrégulière sont les principaux stigmates. Hartigan montre ainsi la confusion permanente et l'interchangeabilité dans la littérature victorienne entre les mots de « classe » et de « race »<sup>19</sup>. Les pauvres sont pensés comme porteurs d'une physionomie distincte et, partant, d'une identité raciale différente de celle de la classe moyenne. Non seulement leur corps trahit-il la déchéance sociale mais, plus encore, la vilénie morale qui lui est systématiquement associée, y compris lorsqu'il s'agit de présenter ces ignobles comme les victimes d'un système économique injuste et aliénant. Criminalité, alcoolisme, licence sexuelle et perversions familiales sont les tares comportementales qui caractérisent une « sous-classe » perçue comme classe dangereuse. On craint la contamination de l'ensemble du corps social. On recherche donc activement une prophylaxie.

Il faut comprendre le rôle de cette construction de l'image du pauvre en figure terrifiante et abomination morale ainsi que la fascination qu'il suscite chez le bourgeois pour définir le *poor white trash* américain. L'arrière-plan chronologique de ce personnage est lié à l'intérêt erratique porté au paupérisme d'une partie du pays. Il apparaît dès les années 1830, mais la détestation sociale dont il fait l'objet s'élabore de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle aux années 1920, période qui voit se fracturer l'unité symbolique de la population blanche<sup>20</sup>, percevant une partie d'elle-même comme un corps étranger.

---

19. Cette confusion est déjà ancienne dans la pensée sociale européenne. Dès 1830 en effet, au moment où la formule *white trash* apparaît aux États-Unis, l'assimilation de la misère à ce que Proudhon nommera ensuite la « goutte de mauvais sang » aboutit, en France, à l'identification ethnique des classes populaires parisiennes à des sauvages et à des barbares. Ces « lexiques, communément employés et qui reviennent avec une telle insistance [...] expriment le caractère véritablement racial des antagonismes sociaux à Paris au cours de ces années. C'est en termes de races que les groupes sociaux se considèrent, se jugent et s'affrontent » (Louis Chevalier, *Classes laborieuses et Classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Perrin, 2007, p. 518).

20. L'expression « *fracturing of Whiteness* » est empruntée à Matthew Frye Jacobson, *Whiteness of a Different Color. European Immigrants and the Alchemy of Race*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1998, p. 38.

Le Sud est en effet perçu par les voyageurs nordistes du XIX<sup>e</sup> siècle avec curiosité et, souvent, défiance. Les pauvres blancs leur apparaissent comme une incongruité régionale servant à nourrir, avant et après la guerre civile, l'opposition idéologique entre les deux parties du pays. Les abolitionnistes voient en eux l'incarnation de l'inhumanité du Sud et dénoncent l'inanité d'une organisation économique et sociale fondée sur l'esclavage et les hiérarchies sociales. Les populations rurales, blanches et misérables, sont autant de caricatures servant à dénoncer la marginalité du « Sud démoniaque »<sup>21</sup>. Qu'ils proposent une vision charitable ou hostile de ces populations déchues, les observateurs nordistes utilisent les expressions *mean white* et surtout *poor white* pour les désigner. Ils décrivent en fait une bonne partie d'entre eux comme on décrira plus tard les *white trash* : infâmes et racialement impurs.

James Gilmore par exemple, dans son journal de voyage *Down in Tennessee* (1864), livre une description ethnographique des *mean white* (*mean* signifiant ici honteux ou « bas de gamme »), qui mêle la description de leur habitat de fortune, leur proximité avec les tribus indiennes, le constat de leur inaptitude au travail et la recension de leurs vices : alcoolisme, inceste, consommation d'argile (*clay-eating* ou *dirt-eating*), mariages consanguins, etc. Il mentionne même la coloration suspecte de leur peau, celle d'une « bougie trempée dans du jus de tabac »<sup>22</sup>. On peut sans doute traduire rétrospectivement *mean* par *trash*. D'autres auteurs, moins soucieux de donner une vision compatissante des « tares » du Sud, sont plus explicites encore.

Le sudiste D. R. Hundley consacre ainsi dès 1860 un chapitre de son étude *Social Relations in Our Southern States* au *poor white trash*<sup>23</sup>. Ce groupe de Blancs déchus n'est pas à ses yeux le produit du système esclavagiste. C'est l'histoire migratoire du pays qui en est à l'origine. Ces « vermines blanches » seraient les descendants des criminels et vagabonds des grandes villes anglaises, que la

21. Expression de Wayne Flynt, *Dixie's Forgotten People. The South Poor Whites* (1979), Bloomington, Indiana University Press, 2004, p. 112.

22. Cité par John Hartigan, *Odd Tribes. Toward a Cultural Analysis of White People*, op. cit., p. 67.

23. Daniel Hundley, *Social Relations in our Southern States* (1860), Baton Rouge, Longstreet Press, 1979.

Couronne aurait envoyés dans les colonies. La logique victorienne se retrouve dans l'émergence du thème du « mauvais sang » dont seraient porteurs les plus visibles des pauvres américains. Hundley montre du doigt ceux qu'il dit être les descendants des « taudis noirs » de Londres qui proliféreraient dans l'ensemble du pays. Le *white trash* n'est plus exclusivement sudiste, il est identifié sur tout le territoire : tout groupe perçu comme socialement déchu, et donc génétiquement dégradé, peut être qualifié de *trash*. Deux conceptions contradictoires de leur origine coexistent néanmoins : ils sont alternativement de pure descendance saxonne ou bien nés d'unions coupables avec des non-Blancs. Ce sont donc des personnages ambivalents, certains pensant même qu'il faut les sauver. La figure de l'éducateur ou du missionnaire nordiste connaît alors une grande vogue. La migration de populations rurales venues du Sud accentue encore la popularisation de la locution ; on pense ainsi que dès les années 1880, elle s'est répandue dans le Midwest.

### Un personnage mis au service de la théorie eugéniste

Ce discours visant à discriminer une catégorie de la population socialement et culturellement indigne se diffuse à mesure que le pays enchaîne les transformations socio-économiques. De 1870 à 1920, immigration, industrialisation et urbanisation des États-Unis renforcent le sentiment d'instabilité d'une classe moyenne qui craint le déclassement et la décadence. La « science » vient alors valider une représentation pervertie du Sud et la théorie eugéniste apparaît comme la réponse adéquate à cette terreur de classe « intraraciale ». Elle formalise une croyance en l'hérédité des pathologies sociales déjà anciennes<sup>24</sup>. Depuis l'étude de Richard Dugdale, *The 'Jukes'. A Study in Crime, Pauperism, Disease, and Heredity* (1877), jusqu'à *The Rising Tide of Color* (1920) de Charles Davenport, ces pauvres blancs stéréotypés incarnent le danger de la dégradation biologique de la race blanche.

On élabore donc scientifiquement le mythe *white trash* pour offrir à l'opinion publique une image mémorable de la famille

---

24. Ainsi, j'utiliserai parfois dans cet ouvrage le terme « eugéniste » dans le sens large d'un essentialisme du pauvre blanc, désignant la croyance, dès avant *De l'origine des espèces* (1859) de Darwin en une transmission génétique des caractéristiques physiques, sociales et morales des Blancs indignes.

génétiquement dégénérée, vivant dans des taudis sordides et produisant des générations de vagabonds, de criminels et de faibles d'esprit. La littérature influence ici autant les sciences sociales que l'inverse. Louis Chevalier notait que la représentation des classes « dangereuses » parisiennes est née de la littérature : « c'est la description littéraire qui a permis à la description sociale de faire la première expérience des évolutions auxquelles elle s'attache »<sup>25</sup>. Comme dans le Paris du début du XIX<sup>e</sup> siècle, le pauvre américain est un personnage susceptible de servir les idéologies du temps. Devenu mythe, le pauvre blanc indigne d'Amérique sert un discours conservateur<sup>26</sup>. La bourgeoisie s'inquiète de l'existence d'êtres effroyables. Il faut donc éloigner la population saine de ces impurs, se séparer de ces « déchets ». Pour cela, les eugénistes doivent prouver que ces êtres « tarés » n'appartiennent plus à la race blanche. L'ensemble de la classe moyenne a alors en tête l'image d'un personnage débile et honteux, inapte à vivre en société, qui prétend être un semblable, mais qui est en réalité une figure menaçante d'altérité.

Les autres termes désignant avec mépris les pauvres blancs (*mean whites, poor whites, crackers, sandhillers, rednecks, hillbillies, piney woods tackie*, etc.)<sup>27</sup> s'éclipsent devant l'épithète générique *white trash*, qui apparaît comme la mieux à même de fixer une frontière symbolique infranchissable entre « ces gens » et « nous ». Nommer l'Autre *white trash* participe d'une stratégie rhétorique visant à établir une distinction raciale au sein même de la population blanche entre ceux qui la menacent de leur ostensible dégradation et la classe moyenne. Les Blancs pauvres eux-mêmes utilisent ce terme pour certifier qu'ils sont dignes et respectables. C'est donc la popularisation des discours eugénistes qui achève d'identifier le *poor white trash* à l'abjection physique, morale, sociale et raciale.

25. Louis Chevalier, *Classes laborieuses*, op. cit., p. 138.

26. Je fais mienne l'idée selon laquelle « la fin même des mythes, c'est d'immobiliser le monde » et de sécuriser « la hiérarchie des possessions » (Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 1957, p. 229).

27. Voir Sylvia Jenkins Cook, *From Tobacco Road to Route 66. The Southern Poor White in Fiction*, Chapel Hill (NC), University of North Carolina Press, 1976, p. 9.

Un ouvrage plus récent des *White Trash Studies* se concentre justement sur cette histoire de la pensée eugéniste et son influence sur la littérature de l'époque. En effet, dans *Not Quite White*<sup>28</sup>, Matt Wray souligne la perméabilité et les résistances des essayistes et des romanciers à l'essentialisation des Blancs et à la convocation de l'épouvantail *white trash*. Il se propose de disséquer l'oxymoron pour comprendre les tensions et les antinomies dont la littérature fera son miel : le pur et l'impur, le sacré et le profane, le propre et le sale, la normalité raciale et le signifiant de l'abjection.

*White trash* exclut donc du champ social ceux qui sont désignés comme tel, les rejetant à l'extérieur de la communauté des gens convenables. Il n'est ainsi guère surprenant que jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les trois accusations de paresse, d'immoralité et de saleté soient portées de la même façon par les commentateurs contre les Noirs, les Indiens et les « sales Blancs ». Cependant, les regards portés sur ces derniers sont ambivalents. Selon l'époque, la région ou encore l'énonciateur, les termes les plus insultants peuvent paradoxalement revêtir une dimension positive. Ainsi, si l'on reprend les deux ancêtres sémantiques de *white trash*, on distingue le *lubber*, pervers et pathétique, du *cracker*, violent et aventurier, qui suscite peur, mais aussi fascination chez les nantis. Même les termes *poor white* et *white trash* sont étonnement ambigus jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. La littérature donne en effet du relief à un personnage réduit à sa plus simple expression par la science et le discours eugéniste. C'est cet arbitraire de la subjectivité sociale qui rend la littérature si pertinente pour cerner la nature et l'évolution de ce personnage clé du discours social. Chaque texte qui l'évoque depuis les années 1880 se nourrit de ceux qui l'ont précédé. La longue chaîne du *signifying*<sup>29</sup> du « Blanc minable et indigne » constitue un idéal-type dont les racines se trouvent donc tout autant dans la fiction que dans les sciences sociales.

---

28. Matt Wray, *Not Quite White*, *op. cit.*

29. J'emprunte, dans une analogie partielle, cette expression à Henry Louis Gates qui explique le dialogue souvent subversif entretenu entre différents textes fondateurs de la littérature africaine-américaine. Voir Henry Louis Gates, *The Signifying Monkey. A Theory of African-American Literary Criticism*, Oxford/New York, Oxford University Press, 1988.

## Les trois âges de la voix *white trash*

Les romanciers choisis ici participent de la métamorphose du regard porté sur un personnage dont ils modifient sensiblement le caractère et le destin, tout en apportant leur pierre à la construction d'un fantasma littéraire et social. Ce que j'appellerai dans les pages qui suivent, après John Hartigan, la « poétique *white trash* »<sup>30</sup> est l'ensemble de ces discours qui traverse l'histoire littéraire du début du siècle à nos jours. Or, au fil de cette longue chronique, on assiste à un retournement passionnant du discours de stigmatisation sociale qui constitue le *white trash* que je propose de suivre en trois étapes, qui se superposent plus qu'elles ne s'annulent ou se succèdent.

Tenus à distance dans l'espace exotique de leur déchéance, les personnages *white trash* sont dans un premier temps décrits dans leur pittoresque par des auteurs qui, de surplomb, soulignent leur force romanesque et l'ambivalence de leurs caractères. C'est le premier âge du *poor white trash*.

Le premier auteur abordé dans les pages qui suivent est Sherwood Anderson dont le *Poor White* (1920) est une œuvre pionnière dans la poétique *white trash*. Au centre du récit d'Anderson se trouve un pauvre blanc dégénéré que sa naissance indigne semble condamner à la reproduction des stigmates sociaux associés à son sang mais qui parvient à être sauvé. Le roman d'Anderson est particulièrement audacieux dans la mesure où cette vision rédemptrice prévaut dans un contexte social profondément influencé par la pensée eugéniste. S'il en livre les éléments essentiels, à commencer par l'idée de la dégradation génétique et de son inévitable transmission, l'auteur la combat en nuançant le prédicat d'une « nature humaine ». Anderson décrit également l'arrogance de la classe moyenne qui prétend « sauver » cette « vermine blanche », ne supportant pas le spectacle d'une telle déchéance qui la renvoie aux incertitudes de sa propre identité.

---

30. Hartigan choisit en effet cette expression pour désigner l'ensemble des textes qui ont permis l'élaboration et la transmission du stéréotype *white trash*. Ensemble de poncifs, la poétique *white trash* a, selon lui, comme principal effet de transformer en « autre race » une classe sociale déconsidérée pour sa pauvreté (Hartigan, *Odd Tribes*, *op. cit.*, p. 136).

La conception de Sherwood Anderson est certes nourrie des stéréotypes traditionnels associés au *poor white trash*, mais il les subvertit en osant proposer un modèle d'ascension qui invalide la fatalité de leur inertie sociale. À mi-chemin entre la classe moyenne et la vie dissidente à la marge, le pauvre Blanc d'Anderson s'est forgé une identité complexe, loin des poncifs de la poétique *white trash*.

Cette dernière fut influencée de façon décisive par le second auteur présenté ici, Erskine Caldwell, qui offrit à la littérature américaine ses portraits les plus marquants de Blancs ridicules et indignes ; en particulier dans ses deux romans, *Tobacco Road* (1932) et *God's Little Acre* (1933), écrits plus de dix ans après le *Poor White* d'Anderson.

Ses personnages sont les contemporains de la misère rurale des années 1920 et 1930, qui pousse des milliers d'hommes à migrer vers les usines et les villes ou les condamne à la déchéance. Désireux de dénoncer l'agonie des communautés rurales et les dévastations humaines provoquées par la misère, Caldwell fait sourire son lecteur. Son roman *Tobacco Road* renoue en apparence avec la tradition des humoristes sudistes, en dessinant une famille pathétique et risible d'ignorance, d'absence de sensibilité et d'aliénation aux besoins de leurs corps. Mais il en offre un portrait ambivalent, un même personnage étant dans le même temps détestable et profondément humain. Caldwell propose une définition extensive des pauvres blancs qui peuvent à la fois être des métayers démunis mais aussi des petits fermiers propriétaires tels les Walden de *God's Little Acre* ou encore des campagnards exilés à l'usine. Ces derniers accusés par les citadins de n'être que des « culs-terreux » portent chez Caldwell une parole émancipatrice. Ils symbolisent la résistance aux impératifs de mobilité et de flexibilité imposés par l'économie fordiste. Mais l'apport le plus décisif de Caldwell est certainement l'intuition que l'on ne peut saisir l'identité ambiguë du *poor white trash* sans établir un triptyque entre indigent blanc, riche blanc et Noir. Un regard vers un troisième roman *Trouble in July* permet de comprendre que Caldwell, écrivain prolétarien, dénonce l'équilibre pervers des hiérarchies raciales du Sud au sein desquelles le racisme des Blancs déchu est manipulé à des fins de préservation sociale. Son intuition littéraire préfigure bien des travaux historiographiques évoqués précédemment.



La question raciale irrésolue à la fin des années 1940 et 1950, arrière-plan déjà central chez Caldwell, brutalise les représentations sociales. Désormais, les Blancs déchus sont accusés d'être une vile populace valant à peine mieux que des Noirs dont ils attisent le ressentiment. Coupable, le *white trash* est également le bouc émissaire d'une littérature progressiste qui entend condamner les errements racistes du Sud. Harper Lee, le troisième auteur de cet ouvrage, se situe ainsi dans la lignée directe de Caldwell, la correspondance entre *Trouble in July* et *To Kill a Mockingbird* étant frappante. Lee décrit, en effet dans son roman de 1960, les crispations sociales et raciales à l'œuvre dans une petite ville immuable de l'Alabama à la lumière d'un procès opposant une famille de pauvres blancs et un Noir innocent. Il met au jour les profondes tensions qui parcourent la société blanche, opposant les différentes classes sociales et morales. On entre clairement avec cette œuvre essentielle dans le deuxième âge de l'écriture du *poor white trash* qui ne trouve plus aucune rédemption sous la plume de Lee et doit, bien au contraire être jugé pour ses fautes.

Les années qui suivent les grandes avancées législatives en matière de déségrégation sont également celles d'un mouvement généralisé de contestation du grand récit national, élaboré par – et pour proteste-t-on – l'Américain blanc de la classe moyenne. Or, cette « Amérique-là », celle des Pères fondateurs, doit à son tour être mise en cause pour les échecs de ses indigents. Après la décennie perdue des années 1970, la réflexion se porte à nouveau sur l'entremêlement de haines raciales persistantes et du mépris de classe. Mêlant des éléments autobiographiques à leurs romans, un groupe d'écrivains décide, dès la fin des années 1980, qu'ils seront désormais les narrateurs de l'expérience *trash*, qu'ils en parleront en leur nom, de façon réflexive. Et pour nombre d'entre eux, l'accusation de leur proximité avec les Noirs est revendiquée, brandie parfois pour preuve de la subversion sociale dont ils sont porteurs.

Russell Banks est le romancier qui ouvre ainsi la dernière partie de cette évolution, celle de la reprise en main du récit de la pauvreté blanche par ceux qui l'ont vécue et qui subissent encore les brûlures de l'humiliation sociale. Banks est issu du milieu de pauvres blancs déchus du Nord-Est qui, malgré un départ pour l'université et une

ascension sociale incontestable, demeure obsédé par la question de la conscience pervertie de soi. L'œuvre de Banks est sans doute, plus que toutes celles qui ont précédé, marquée par la vie de l'auteur. Elle raconte les pères alcooliques, infidèles et violents qui, comme le sien, abandonnent leur famille pour tenter l'aventure vers l'ailleurs. Les hommes de Banks sont émotionnellement impuissants, en particulier à l'égard des femmes, qu'ils battent et abandonnent. Le couple, comme la famille, est l'unité sociale dans laquelle la douleur de leur déchéance est la plus insupportable. Mise en abîme de l'oppression qu'ils subissent lorsqu'ils se confrontent au regard et au discours condescendants de la classe moyenne, les pères deviennent dans la cellule familiale les auteurs de la violence qui condamne les enfants. À la rhétorique prolétarienne des personnages de Caldwell qui fustigent les puissants, Banks répond par la condamnation des pères, véritables coupables de cette transmission de la bassesse sociale. Cette fatalité les brise. Plus ils ressemblent aux pères, plus les fils enragent de cette identité *trash* héritée.

Le chanteur Eminem est lui aussi un pauvre blanc déchu, élevé dans un mobile-home de la ville de Détroit, abandonné par son père et nourri grâce aux aides sociales. Il conçoit, comme les personnages de Banks, une colère sourde et violente contre la société américaine qui le ravale au rang de déchet. Ses chansons sont l'expression autobiographique de cette rage et racontent sans distance le quotidien d'un Blanc avili. Dernier auteur de cette épopée littéraire<sup>31</sup>, il s'inscrit ainsi dans la longue tradition de la poétique *white trash*, sa vie étant marquée par l'indignité familiale, la violence et la dépression agressive. Mais à la différence de Banks qui accuse les pères, Eminem accuse sa mère, toxicomane et chômeuse, de lui avoir transmis les gènes de l'*entrashement*<sup>32</sup>. En convoquant les préceptes eugénistes qu'il reprend à son compte, il se fait inconsciemment le porte-parole d'une classe moyenne qu'il voue par ailleurs aux gémonies.

---

31. Il peut sembler curieux de considérer un rappeur comme un auteur, au même titre qu'un romancier ou qu'un essayiste. C'est cependant un choix revendiqué, la qualité du récit tel qu'il apparaît dans les textes du chanteur et la force talentueuse de la voix qu'il offre au *white trash* contemporain lui donnent toute sa place dans cet ouvrage.

32. On utilisera ce néologisme pour désigner le processus qui mène un individu à se sentir socialement immonde, minable, *trash*.

Se présentant comme un clown *white trash*, il fait de ses stigmates sociaux, physiques et moraux, les ressorts d'un spectacle impudique dont le but est de choquer son auditoire. Il se met en scène comme outrageusement inconvenant, troquant la honte pour la provocation. Son personnage est devenu une icône de la marginalité et de la dissidence. Eminem, que ses ventes faramineuses de disques ont intégré à la culture majoritaire (*mainstream*), se présente donc comme le pourfendeur de cette même culture qui s'arroge le droit de juger, discriminer et nommer. Se voulant hors-la-loi et chef de file de « millions » d'autres pauvres blancs déconsidérés et aigris, il réveille les terreurs de la bonne société blanche. À la manière de la « racaille » dont on craignait, après l'élection d'Andrew Jackson (1829-1837), qu'elle ne déferle sur le Nord, Eminem se décrit comme « la pire chose qui soit arrivée à l'Amérique blanche ».

Avec Eminem, le *poor white trash* devient un trublion populaire, un personnage estimable qui revendique crânement son métissage. Eminem, dont ni le succès ni les références autobiographiques à son identité *trash* ne s'estompent en 2011 n'est bien sûr pas la fin de l'histoire pour le personnage *poor white trash*. Il demeure, tout comme les romanciers de la pauvreté blanche qui suivent Russell Banks, marginal dans son approche séditeuse de l'insulte. Mais la multiplicité des voix désormais audibles donne une profondeur littéraire, historique et sociale inédite à cette incarnation fantasmée de la pauvreté américaine.

Le *poor white trash* pose donc depuis son apparition dans le récit national les questions irrésolues de l'identité raciale de la nation américaine. Ces dernières ont été exprimées avec une virulence particulière lors de l'élection de Barack Obama qui a donné lieu à la revitalisation des fantasmes et des antagonismes raciaux. Sans surprise, le pauvre blanc « arriéré » fut convoqué dans cette campagne et le candidat Obama lui-même s'adressa implicitement, en contrebande, à cette catégorie sociale mythique afin de séduire la masse de l'électorat blanc. C'est par un regard sur cette conversation improbable que se clôt ce livre.